

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche

**Band:** 3 (1908)

**Heft:** 106

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : le chat du Père Michel : souvenirs d'enfance

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-257498>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Une aventure de guerre en 1792

Le 20 septembre 1792, le général Dumouriez mettait en déroute à Valmy les armées alliées qui, sous le commandement du duc de Brunswick, avaient franchi la frontière et marchaient sur Paris, se flattant d'écraser la Révolution. Entraînant dans leur fuite désordonnée les émigrés qui s'étaient joints à elles, ces armées revenaient en arrière, affolées, éperdues, serrées de près par le vainqueur, qui les chassait devant lui comme un troupeau.

C'est en ces circonstances que, dans l'après-midi du lendemain, à l'approche du soir, un détachement de dragons se presenta à la grille d'un château, non loin de la frontière, y réclamant l'hospitalité pour la nuit. Il battait la campagne depuis le matin pour chasser les derniers foyards. Les dragons étaient las, les chevaux fourbus. En apercevant au fond d'un parc aux frondaisons opulentes ce château dont la façade toute blanche se déroulait sur le fond des verdure automnales, l'officier qui commandait le détachement avait eu la pensée d'y prendre gîte jusqu'au lendemain.

Cet officier, un jeune lieutenant, vingt-cinq ans à peine, se nommait Jean Delize. Résolu à passer la nuit dans la maison qui venait de s'offrir à ses regards et ayant annoncé à ses dragons son intention, à laquelle ils s'étaient empressés d'applaudir, il pénétra à leur tête dans le parc, dont la grille était ouverte et arriva avec eux, sans avoir rencontré personne, jusqu'au perron de l'habitation. Là, il descendit de cheval pour aller frapper à la porte.

Brusquement, elle s'ouvrit. La silhouette d'un vieillard, dans lequel il devina un domestique, se dressa devant lui, l'interrogeant des yeux et de la parole :

— Que désirez-vous, Monsieur, pardon, citoyen ?

— Une place dans les écuries pour mes chevaux, la soupe pour mes dragons et pour moi, et de la paille fraîche sous un hangar, afin que nous puissions dormir cette nuit.

\* \* \*

La demande de Jean Delize parut troubler le vieillard. Il hésitait à répondre lorsque, d'une salle s'ouvrant sur le hall où l'officier était entré, sortit une jeune femme dont la beauté le stupéfia. Grande, mince, les cheveux blonds et les yeux bleus, elle avait, sous sa robe noire, des allures aristocratiques qui révélèrent une ci devant, comme on disait alors.

— Qu'est-ce que c'est, Johanne ? interrompait-elle en s'adressant au domestique.

Johanne, dont l'émotion faisait trembler la voix, répéta la demande qui lui avait été adressée par l'officier. Celui-ci, que la présence de cette belle créature pénétrait de respect et d'admiration, crut devoir s'excuser.

— Je suis désolé, citoyenne, de ne pouvoir vous éviter ce dérangement, mais il ne sera pas de longue durée : nous partirons au petit jour.

— Ne vous excusez pas, Monsieur l'officier. Je suis bonne patriote, et chez moi, les soldats de la République sont chez eux. Il y a place dans les écuries pour vos chevaux. Il y aura à souper pour vos hommes, et ils pourront coucher dans les remises. Quant à vous, j'espère que vous voudrez bien vous

asseoir à ma table et accepter une chambre au château.

— Ne voulez-vous pas me dire à qui je dois un accueil si bienveillant ? reprit Jean Delize.

— Je me nomme Adèle de Briey, répondit la châtelaine. J'ai perdu mes parents. Depuis leur mort, je vis seule dans cette maison.

— Seule ! sans protection, sans défense ! s'écria-t-il. C'est bien imprudent en temps de guerre et de révolution, Mademoiselle. Cette bataille qui s'est livrée hier si proche d'ici vous exposait à de bien graves dangers.

N'étais-je pas sous la garde de Dieu ? objectait-elle. Pendant qu'on se battait, je le priais pour le succès des armes françaises, et vous voyez qu'il m'a exaucé.

Si Jean Delize n'eût été déjà sous le charme de ce visage adorable et de cette voix de fée, il eût été frappé par l'expression de surprise qu'avait mise sur les traits du vieux serviteur le langage de sa jeune maîtresse. Mais il ne voyait rien, n'entendait rien qu'elle, et il n'eût pas un instant la pensée que, inspirée par le danger que lui faisait courir l'arrivée inattendue des soldats de la République, elle s'efforçait de le conjurer en jouant une comédie à leur commandant.

Celui-ci ne devait jamais oublier la soirée qu'il passa avec Mlle de Briey : une femme exquise, au plus haut degré captivante, patriote exaltée, admiratrice de Dumouriez, tout contribua à donner aux instants durant lesquels il lui fut donné de la mieux connaître le charme d'une aventure romanesque et à lui inspirer le regret d'être obligé de partir le lendemain. A vingt-

landaient sa chaumière, Berna était assis et, le poil hérissé, nous regardait de ses prunelles magnétiques.

— Était-ce possible ?

Quel démon avait ressuscité cet autre démon ?

Nous restâmes un instant ahuris, bouches béantes, puis, d'un accord tacite, au grand ébahissement du père Michel, nous nous mîmes à courir sans lui répondre, à courir à en perdre haleine jusqu'à la grange où, tout de suite, nous remuâmes la paille.

Berna avait disparu ; c'était bien lui que nous avions vu là-bas, dans le fouillis des feuilles.

V

Le père Michel ne sut jamais, heureusement, la tentative de meurtre dont nous nous étions rendus coupables et dont l'année suivante, à l'époque de ma première communion, je m'accusai humblement... avec remords même, non seulement parce

Feuilleton du *Pays du dimanche* 4

### LE CHAT DU PÈRE MICHEL

Souvenirs d'enfance

Clément qui m'aperçut le premier accourut vers moi et me dit crânement :

— Allons, je te suis ! En passant par la petite porte du clos personne ne nous verra entrer dans la grange. Seulement tu sais, pour aller de ce côté, il faut bien aussi passer par devant chez le père Michel.

— Ah !... murmurai-je, je n'y avais pas songé.

— Bist ! qu'est-ce que ça fait ? Il ne se doute de rien, va ! Mais comme il se douterait vite peut-être, nous le tromperons par notre assurance. Fais comme moi...

Il se mit à fredonner.

— Avait-il assez d'aplomb, ce gaillard là ! — Chante aussi, reprit-il.

J'obéis et nous voici tous deux marchant en nous tenant par la main, bien droits et un peu pâles, chantant d'une voix malgré tout peu rassurée. D'autant plus que, déjà, nous apercevions debout, sur le seuil de sa porte et fumant sa pipe dont la fumée posait un petit brouillard bleu sur les glycines du mur, le rebouteux-sorcier dont le regard semblait scruter notre conscience.

— Eh ! eh ! les enfants ! nous cria-t-il, vous êtes joliment gais, ce soir ! Où donc que vous allez de ce pas ?

Il fallait répondre et je ne sais trop ce que j'allais dire lorsque, soudain, je me sentis défaillir, une sueur froide perla à mon front, mes dents claquèrent, mes yeux s'agrandirent par l'effet d'une terreur sans nom.

Près du rebouteux goguenard, dans l'enchevêtrement des branchettes qui enguir-

cinq ans, on ne demande qu'à être amoureux. S'il ne l'était déjà quand il dut prendre congé de la châtelaine pour aller se mettre au lit, il se sentait à la veille de l'être et commençait à croire qu'il ne serait pas impossible qu'on le payât de retour.

\* \* \*

A peine couché, il s'était endormi en se promettant de beaux rêves. Brusquement, il fut tiré de son sommeil. A la lueur de sa veilleuse, placée sur une table à portée de sa main, à côté de ses pistolets, il regarda sa montre. Elle marquait minuit ; il avait le temps de faire un nouveau somme. Il ferma les yeux, ne demandant qu'à se rendormir ; mais un bruit l'en empêcha, bruit confus, sourd, dont il ne pouvait définir la cause, mais qui montait du parc, et bien vite se précisa : le sable de l'avenue craquait sous des pas.

Se jetant hors de son lit et habillé en un tour de main, il se précipita vers la croisée, l'ouvrit et se pencha pour mieux voir. Sous une lune resplendissante, qui éclairait la campagne d'une lumière aussi vive que celle du jour, voici ce qu'il vit :

Du château, sortaient hâtivement et en silence, au nombre d'une quinzaine, des hommes, que les uniformes dont ils étaient vêtus lui fit reconnaître pour des soldats appartenant à l'armée royaliste. Les uns avaient le front bandé, les autres, le bras en écharpe ; plusieurs d'entre eux boitaient, marchaient péniblement, soutenus par leurs camarades plus valides. Debout sur le perron, Mlle de Briey présidait à leur départ, un doigt sur les lèvres, comme pour leur recommander de ne faire aucun bruit qui attirât l'attention sur eux.

La vérité apparut alors à Jean Delize. Ces blessés étaient des émigrés, des combattants de Valmy, des vaincus. Recueillis au château après la bataille, ils y étaient restés cachés, et, maintenant, la châtelaine favorisait leur fuite, dont le voisinage de la frontière assurait le succès. C'est pour dissimuler leur présence qu'elle s'était montrée prodigue, envers son hôte, d'attentions et de prévenances.

\* \* \*

Furieux d'avoir été la dupe de cette jeune fille et d'avoir, dans un excès de confiance, négligé de prendre, en arrivant au château, les mesures de sûreté que lui prescrivait son devoir, Jean Delize, n'écoutant que sa colère, poussa, d'une voix retentis-

que je n'étais pas un méchant garçon cruel aux bêtes, mais encore parce que Berna s'amendait sérieusement depuis cette sévère correction. Peut-être, dans son âme confuse d'animal, comprenait-il qu'il l'avait méritée et appréhendait-il la recidive. Toujours est-il qu'il ne s'aventurait plus dans les clos voisins et qu'il se sauvait à l'approche des enfants plutôt que de s'en approcher, comme autrefois, pour leur allonger traitreusement des coups de griffes...

Je savais bien, qu'au fond, c'était pour sa peau qu'il craignait, mais, cependant, comme il ne fit plus de mal à personne on évita de lui en faire, et comme, assagi par l'expérience avant de l'être par l'âge, il vécut désormais paisiblement, en chat de bon bourgeois et non pas en chat de sorcier battant les buissons et cherchant la maraude, il engrassa et même, par la suite, devint un joli matou au poil lustré, ce qui étonna tout le monde et, plus encore, son maître.

— Ah ! bien ! dit une fois devant Clé-

sante, dans la direction de la ferme. un appel aux armes en déchargeant en l'air ses pistolets. Puis, convaincu que ses dragons, éveillés par le bruit allaient accourir, il descendit à pas précipités pour se porter à leur rencontre et faire arrêter les fugitifs. Mais, au seuil du château, il vit Mlle de Briey, pâle, les yeux brillants, toute frémissante, appuyée, les bras en croix, contre la porte fermée derrière elle :

— Ne m'empêchez pas de sauver ces malheureux, supplia-t-elle.

— Ils se sont armés contre leur patrie, ils se sont alliés à ses ennemis ; ils ont mérité la mort.

Il avait fait un pas en avant, menaçant du geste et de la voix. Elle reprit :

— Moi vivante, vous ne passerez pas.

\* \* \*

Et telle était la résolution qu'exprimait son regard qu'il recula, désarmé par la beauté souveraine de cette femme intrépide, contre laquelle il se sentait tout à coup sans énergie et sans courage en comprenant que livrer à la rigueur des lois les rebelles dont elle s'était fait la complice en leur donnant asile, c'était la condamner elle-même à périr. Ils demeurèrent ainsi, durant quelques minutes, en face l'un de l'autre, silencieux, immobiles, les yeux dans les yeux. Peu à peu, ceux de Mlle de Briey s'éclairaient de la joie de sa victoire, joie qui n'avait rien d'offensant pour le vaincu, car la gratitude y mettait une expression attendrie.

— Dans l'intérêt de vos amis, dit-il enfin, avouant ainsi qu'il prenait son parti de sa défaite, il fant que je sorte, ne serait-ce que pour empêcher mes dragons de les arrêter.

— Vos dragons ! fit-elle en riant. Il n'y a rien à en craindre. Je les ai vus tout à l'heure. Ils dorment à poings fermés après avoir largement arrosé de notre vin de Moselle le souper qu'on leur a servi. Un coup de canon ne les réveillerait pas.

— Comme vous m'avez trompé ! reprocha-t-il.

— Ne le regrettez pas. En accomplissant un acte d'humanité qui nous lie à jamais et qui ne vous fait courir aucun danger puis-que personne ne le connaît, vous avez gagné mon estime, ma reconnaissance, mon amitié. N'est-ce donc rien, cela ?

Il ne trouva pas un mot à répondre à ces paroles, qu'il pouvait interpréter comme une promesse, et, s'emparant de la main de Mlle de Briey, il y posa ses lèvres. A ce

moment et moi, la femme qui m'avait conseillé de le caresser le jour où, lui obéissant, il avait ensanglanté mes jambes, ah ! bien, par exemple, il a changé, oui ! qu'en pensez-vous, petits ?

— Nous pensons comme vous, répondit Clément en me regardant à la dérobée.

— C'est qu'il est beau, au moins, à présent ! reprit-elle, ce n'est plus du tout le même : on ne croirait jamais que c'est Berna, le chat du père Michel. Quoi donc que vous lui avez fait manger ? continua-t-elle en s'adressant au rebouteux qui lisait le journal assis sur le seuil de la porte.

— Rien de plus qu'avant, répondit-il en levant la tête. Seulement il est devenu coquet pour plaire aux belles.

La femme lui passa les épaules, tandis que Clément et moi éclatâmes de rire.

Et personne au village ne sut jamais ce qui avait été la cause initiale de cette singulière métamorphose.

FIN. Jean BARANCY.

moment, les fugitifs sortaient du parc. Encore un quart d'heure, ils auraient gagné la frontière et seraient sauvés.

Les dragons dormaient toujours.

Ernest DAUDET.

La Première Garde

I

Depuis les trois mois qu'il avait rejoint le régiment, Mortal faisait l'admiration de ses supérieurs et devenait de jour en jour ce qu'on appelle un bon soldat.

Son paquetage était toujours dans un ordre parfait, et nulle corvée n'était aussi bien exécutée que lorsqu'il en avait été chargé. Doux et serviable, il était parvenu à conquérir l'affection de ses camarades.

Tout allait donc pour le mieux, et dans ses rêves, le jeune soldat voyait sous d'heureux auspices le jour où, ses dix mois accomplis, il reverra le pays natal.

On souffre là-bas de son absence. Sa mère est clouée sur un grabat par la maladie durant les trois quarts de l'année, ses deux sœurs aînées sont aveugles, les cinq autres trop jeunes pour gagner leur vie. Le père est mort depuis deux ans, nul n'est là pour subvenir à leurs besoins, le pain manque dans la huche bien souvent, et l'hiver on grelotte devant le foyer sans feu.

Mortal se sent fort triste à ces pensées ; il donnerait beaucoup pour aller reprendre son métier de menuisier et assurer à ceux qu'il aime le pain quotidien. Le sentiment du devoir accompli lui rend seul l'existence moins sombre.

Et quelle fête pour lui d'économiser son prêt et les quelques sous gagnés à laver les effets de toile de ses camarades et de les envoyer à sa famille !

C'est peu assurément, mais ce qu'on voit là-bas, c'est le cœur. Sa belle action le fait aimer davantage et tout le monde l'estime au village.

II

Les choses en étaient ainsi quand les jeunes soldats furent appelés à prendre leur première garde.

Mortal fut envoyé à la poudrière de l'endroit.

Tout alla bien pendant la journée. Les heures de faction furent montées gaillardement. Mais le soir, quand eut passé l'officier de ronde, il fut question d'arroser la première garde. Tel est l'usage.

Voilà qui ne faisait point l'affaire de Mortal.

Ces dernières paroles d'un vieil ami vu au départ lui revenaient en mémoire : « Attention, hein ! L'entraînement et l'ivresse sont les pires ennemis du soldat. »

Il s'excusa. Mais son camarade qui recevait quarante francs par mois pour ses menus plaisirs ne se fit pas tirer l'oreille. Il jeta sur la table une pièce de cinq francs, au grand ébahissement du caporal et des deux anciens. L'un de ces derniers prit l'argent et se rendit chez le marchand de vin le plus proche.

Une demi heure après, on faisait partie joyeuse dans le poste. Le vin, le café et l'eau-de-vie coulaient dans les quarts et surexcitaient les cerveaux.

Tout d'abord, n'ayant rien déboursé, Mortal ne voulut pas trinquer avec les camarades.

Celui qui régala insistait en disant qu'on ne lui faisait pas un crime de ne rien payer